

Quand la fête est finie

Autor(en): **Tamini, Noël**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **33 (1976)**

Heft 5: **Transfert dans l'éducation physique**

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-997108>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Quand la fête est finie

Noël Tamini

Certains donneraient cher pour rencontrer un seul de ces champions dont on parle, et qui font parfois les gros titres des pages sportives de votre quotidien. Tant il est vrai qu'on aimerait bien savoir si «ces types-là» sont faits comme vous et moi, ou s'ils sont vraiment d'une autre espèce.

Que faire alors, que dire lorsque l'occasion vous est tout à coup offerte de rencontrer, non pas un champion, mais dix, vingt, trente! Et non seulement de les rencontrer, mais de vivre plusieurs jours sous le même toit qu'eux. De les entendre parler, de les voir s'entraîner, puis déambuler, plus ou moins désœuvrés, dépayés.

Vous vous hasardez soudain à parler avec eux — même si ce sera dans un salmigondis de français, d'anglais, d'espagnol et de portugais! — à partager leur repas, à les regarder vivre tels qu'ils vous apparaissent, puis tels qu'ils sont. A la faveur de sourires échangés, de gestes soulignant quelque phrase tout juste ébauchée, vous découvrez des femmes et des hommes descendus du piédestal où vous les aviez placés. Taciturne comme le Suédois Gärderud ou blagueur comme le Belge Roelants, rigolard comme l'Allemand Uhlemann ou réservé comme le Bolivien Condori, décontractée comme l'Américaine Hansen ou timide comme la jeune Brésilienne Fuhrmann, mais avant tout des hommes et des femmes.

Vous vous dites alors que la corrida de São Paulo est sans aucun doute la seule occasion au monde (les habitués de villages olympiques ne me contrediront pas!) qui permette au dernier venu de partager plusieurs jours l'existence de grands champions.

Que vous en reste-t-il quand la fête est finie, que les lampions sont éteints, et que Victor est retourné à Bogota, Detlef à Cologne, Edward à Varsovie, Jacqueline à Los Angeles, Rafael à Ocoyoacac, Aniceto à Lisbonne, Eva à Stockholm, James à Nairobi? Quand Kurt travaille à Berne, que Domingo étudie à Reno, que Ricardo fait sa sieste à La Paz et que Gaston ouvre son magasin à Louvain, bref, lorsque chacun est rentré chez soi, il vous reste des photos, des coupures de presse, mais surtout des impressions.

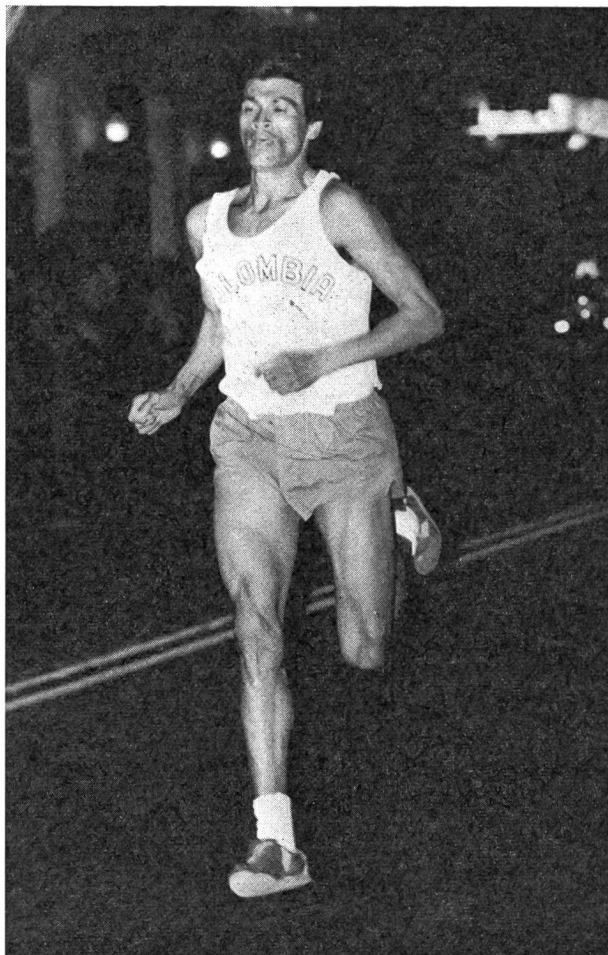
En voici quelques-unes:

Victor Mora

Fier, très fort, est surtout sûr de sa force, Victor Manuel Mora Garcia, vainqueur de la corrida, est un véritable pur-sang de la course à pied. Une sorte de nouveau Roelants. «A Montréal, seulement le 10 000 m, me dit-il. Mais je compte bien monter sur le podium.»

Mora sur la plus haute marche du podium, ça vaut assurément le coup d'œil. Drapé dans un ample tissu aux couleurs colombiennes, le bras droit rigidement replié à la hauteur du sternum, la main sur le cœur, le regard noir et vif dans un visage buriné, Mora chante l'hymne de la Colombie. Alors, les micros des radio-reporters se tendent vers sa bouche, diffusant dans toute l'Amérique du Sud la voix chaude du triple vainqueur de la corrida.

«Roelants m'a promis de m'aider à me préparer, me dit encore Mora, je viendrai probablement m'entraîner avec lui en Suisse, à St-Moritz et à Macolin. Et pour que je puisse m'entraîner aussi bien que les Européens, un journal de mon pays organise déjà une collecte...»



«Il faut avoir vu Mora foncer dès le départ...»

(Photo «A Gazeta Esportiva»)

Après la course, le Belge Lismont, pourtant peu bavard, ne tarissait pas d'éloges sur le Colombien Mora: «Tu sais, on n'était sûrement pas tous au maximum de nos possibilités, mais à cette époque de l'année, avec nos cross, nous sommes tout de même habitués au rythme de la grande compétition. Pourtant, en 8 km Mora a relégué à 50 secondes et plus toute une série de types qui valent dans les 28 minutes sur 10 000 m!»

Jacqueline Hansen

Elle est toute menue (157 cm pour 47 kg) la marathonnienne qui a couru les 42,2 km en 2 h. 38 min. Et quand elle marche, à tout petits pas, rien ne la distinguerait d'une ménagère qui s'en va au marché. Elle a constamment sur les lèvres et dans les yeux ce sourire gentil, bienveillant, tranquille, qu'on aimerait voir fleurir sur le visage de toute championne.

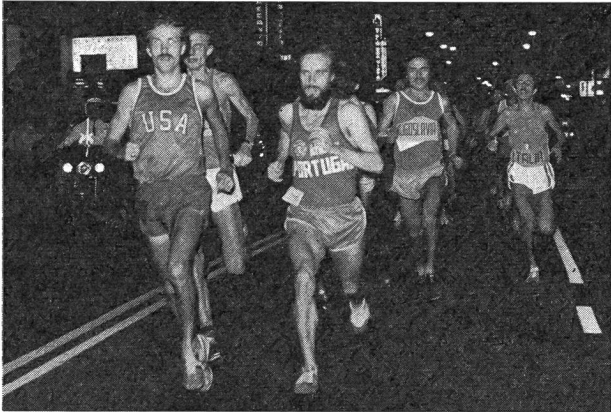
Quand elle court... «J'ai été stupide de m'entraîner comme je l'ai fait la veille de la corrida: 10 fois 200 m sur piste cendrée, je ne sais pas ce qui m'a pris! Le lendemain, mes jarrets...!»

Jacqueline ne cherche pas pour autant à minimiser la victoire de l'Allemande Christa Vahlensiek. «Je viendrai courir le marathon féminin de Waldniel cette année. J'aimerais bien courir en Suisse aussi à fin septembre début octobre...»

Venue toute seule de sa Californie natale, elle me confirme aussi qu'elle est entraînée par l'ex-Hongrois Laszlo Tabori, troisième athlète au monde à avoir naguère réussi moins de 4 min. sur la distance d'un mile. Jacqueline avait personnellement écrit aux organisateurs de la corrida pour demander à être, comme les hommes, officiellement invitée. Aide-toi...

William Scott

L'homme était inconnu, mais non ses performances (13'31" sur 5000 m et 28'01" sur 10 000 m), sauf qu'elles dataient de plusieurs mois. On avait oublié qu'en Australie la saison d'été débute en octobre déjà.



«...à cinquante mètres, un groupe emmené par l'Américain Björklund, l'Italien Fava et le Portugais Simoes...»

(Photo «A Gazeta Esportiva»)

Il faut avoir vu Mora foncer dès le départ, laissant bientôt à cinq, dix, vingt, puis cinquante mètres un groupe emmené par l'Américain Björklund, l'Italien Fava et le Portugais Simoes. Il faut avoir vu, alors que tout semblait clair et net, un homme revenir d'un seul coup à vingt mètres de Mora. Puis grignoter peu à peu le solde de son retard, tandis que par-dessus son épaule le Colombien jetait de temps à autre un coup d'œil pour savoir qui osait...

Il faut avoir vu le jeune inconnu se permettre ensuite, en pleine rampe de la Consolação, d'essayer de décrocher Mora au train, de le décourager.

«Hubo un momento en que vio comprometida la victoria...» avouera ensuite Mora (j'ai pensé tout à coup que la victoire m'échappait).

Il faut avoir, comme moi, vu tout cela pour comprendre à la fois mon ébahissement et le culot de l'Australien. Mais à 1500 mètres du but, Mora, calculateur et routinier, jetait toutes ses réserves dans cette lutte «à la loyale». William Scott résistait tout d'abord avec peine, puis il perdait cinq, dix et bientôt cinquante et cent mètres, laissant Victor remporter sa troisième victoire.

«J'espère être invité l'an prochain, dit Bill, et cette fois-ci je gagnerai, c'est sûr.»

Souhaitons que Montréal révèle au grand public le nom de William Scott, un Australien sans complexes.

Rafael Tadeo Palomares

Je l'avais rencontré un an plus tôt. En août dernier, il m'avait écrit en substance: «Est-ce que SPIRIDON pourrait me donner l'occasion de courir en Europe? J'aimerais tellement pouvoir me mesurer avec les meilleurs coureurs d'Europe. Et notre Fédération n'est pas riche.»

Une fois vainqueur et deux fois second de la corrida de São Paulo, le Mexicain Palomares, à la 8e place cette année, n'a encore jamais pu exprimer sur piste son immense talent.

Au soir du 2 janvier, assis à mes côtés dans le bus qui du stade nous ramenait à l'hôtel, Palomares se mit à siffloter. Puis, dans le brouhaha de la circulation et des conversations, je l'entendis qui chantait.

Je me souvins alors: derrière Mamabola et Tibaduiza, il venait de courir le 5000 m en 13'56".

— C'est ton record personnel?

— Si, señor!

Et il me regarda avec de grands yeux confiants.

Karel Lismont

— Vous n'avez pas de la lecture pour moi?

A quatre heures du départ de la corrida, Karel est à peine nerveux.

— C'est vraiment une course difficile, je crois, dit-il encore. Pour être le premier, il faut absolument partir en tête. Mais pour une place d'honneur, on peut rester derrière, et revenir peu à peu sur les premiers.

Karel terminera à la 5e place.

— On va l'inviter de nouveau, m'ont dit les organisateurs, car il a l'étoffe d'un vainqueur.

D'ici là, Karel Lismont, vice-champion olympique à Munich, aura couru le marathon des Jeux de Montréal. Avec, encore cuisant, le souvenir de ce surprenant abandon aux championnats d'Europe à Rome en 1974.

D'accord pour essayer du Top Ten à Montreal, concède-t-il lorsque je lui propose quelques flacons du nouveau et déjà fameux produit pour coureurs de fond.

Je ne buvais jamais rien en course. Je crois que c'est parfois une erreur surtout quand il fait chaud. Comme à Rome, et sûrement comme à Montréal. A Rome, l'Anglais Thompson s'est régulièrement ravitaillé, moi pas du tout. J'ai tenu jusqu'à la mi-course, puis j'ai lâché prise. A Montréal, si je monte sur le podium... (et il m'a promis de... mais chut!)

Mara Fuhrmann

Elle est belle, elle est grande, elle est svelte, elle est blonde. Il n'en fallait pas plus pour que, tout au long du parcours, le public lui lance avec conviction des «hop l'Allemande!». D'ascendance allemande, Mara est pourtant une vraie Brésilienne. A Blumenau (Etat de Santa Catarina) où elle vit, tout comme à Caçador, à Curitiba, à Rio ou à Recife, le 1er janvier 1976 l'homme de la rue pouvait vous dire que cette Brésilienne de 16 ans s'était classée 5e femme à la corrida.

— C'est la première fois en dix ans, m'a-t-on expliqué, que le Brésil est représenté ici sur le podium.

Les coureurs brésiliens

José Romão, Aluisio de Araujo, tous deux de la «Polícia militar», et Eloy Schleder — l'homme qui monte — sa classent respectivement 11e, 12e et 14e. Tous devant le Belge Roelants ou le Suisse Hürst.

Les coureurs brésiliens, qui aimeraient courir le Cross des Nations, ne sont plus très loin des meilleurs. Confrontés aux Européens, ils le prouveront sans doute, encore une fois tout prochainement.

Gaston Roelants

São Paulo, il y était déjà en 1959! La corrida, il l'a gagnée quatre fois. A cinq semaines de son 40e anniversaire, Gaston n'a rien perdu de sa superbe. Il va courir pour le neuvième fois la corrida. Il en impose d'ailleurs tellement aux journalistes que certains l'ont déjà placé sur le podium!

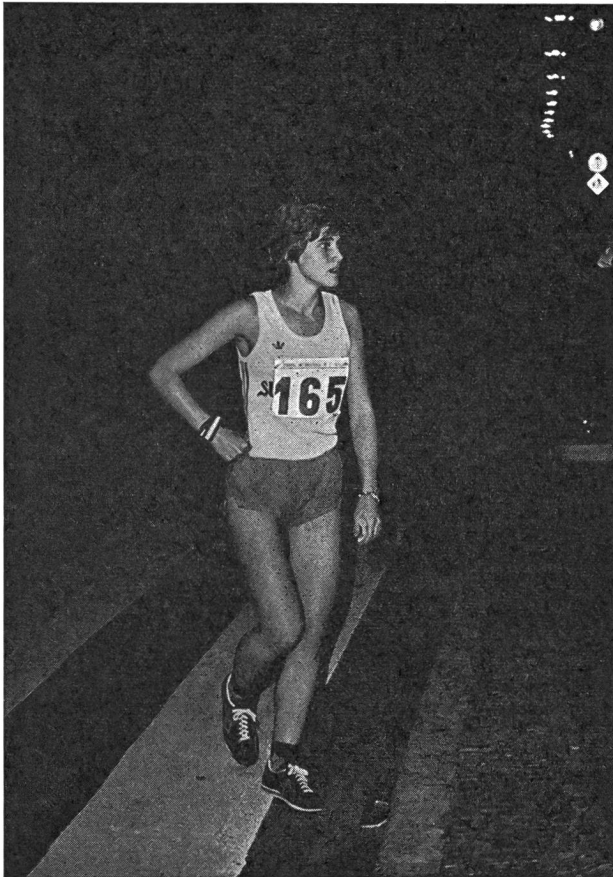
Très déçu de sa 17e place, dans une course bien plus relevée qu'à l'ordinaire, il compte revenir à São Paulo, mais plutôt comme spectateur.

— Cette année, je viendrai de nouveau en Suisse. Tout d'abord pour faire du ski de fond à Zinal. Et puis, probablement avec Mora, pour m'entraîner à St-Moritz et à Macolin.

Inger Petersson

Jolie comme un cœur, le regard cristallin et l'air doux et étonné d'un ange égaré parmi nous, la petite fiancée du grand Gärderud (détenteur du record mondial du 3000 m steeple) courra elle aussi. Elle sera 233e.

Peu importe. Pour moi, la Suédoise Inger Petersson, tout comme la Suisse Michèle Miéville, la Française Thérèse Lammelin ou la Brésilienne Isabel Chavez seront surtout celles qui, par leur gracieuse présence, ont assurément fait plus pour les femmes coureuses à pied que la plupart des articles publiés à leur sujet. Au nom du public qui les a applaudies, au nom des organisateurs agréablement surpris («**nous les inviterons chaque année désormais!**»), au nom surtout de toutes celles qui vont oser ébaucher maintenant leurs premières foulées: merci Inger, Michèle, Thérèse, Isabel, et toutes les autres!



«Jolie comme un cœur, le regard cristallin et l'air doux et étonné d'un ange égaré parmi nous, la petite fiancée de Gärderud...» Inger Petersson essaie de dominer son trac à quelques minutes du départ. (Photo Noël Tamini)

Domingo Tibaduiza

Il espérait tellement mieux que cette 9e place! C'est que, depuis son passage en Europe, Domingo a considérablement progressé; son 5000 m du 2 janvier (en 13'55" devant Fava, Viren et Hoffmann notamment) l'a clairement démontré.

A Montréal, Domingo peut faire un malheur sur 10 000 m. Et le fait de devoir s'entraîner dans l'ombre de Victor Mora lui sera d'un grand avantage tout au long des mois à venir.

— Je reviendrai en Europe après les Jeux, m'a assuré Domingo. Je cherche d'excellentes occasions de courir sur route et sur piste, a rappelé le double médaillé des derniers Jeux panaméricains.

Titus Mamabola

«C'était merveilles de le voir, merveilles de l'ouïr...»

Ce que dit La Fontaine du savetier de la fable, on le pense aussitôt de Mamabola. Car tout comme d'autres naissent et meurent potus, le Sud-Africain Mamabola est né rieur. Et malicieux. Il rit sans cesse, d'un rire franc et clair, qui éclate et réchauffe. Et qui vous décontracte.

On sait que les Jeux olympiques sont interdits aux Sud-Africains. Or, parce que dans son pays les Blancs pratiquent encore une détestable ségrégation raciale, on empêche le Noir Mamabola de courir avec des Noirs comme les Kényens. Qui est puni? et au nom de quoi?

Kipnetich et Musyioki

Le premier a déjà réussi 13'53" sur 5000 m et 3'41" sur 1500 m, le second 29'05" sur 10 000 m: ce devait être leur première course hors d'Afrique. Apprenant qu'il y aurait au départ un ressortissant d'Afrique du Sud, le gouvernement du Kenya leur donna l'ordre de déclarer forfait. Ce qu'ils firent par leur coach, M. Singh. Lors de la remise des prix, celui-ci sut très sportivement applaudir Mamabola.

Si vous étiez à la place des organisateurs, qui, d'un Kényen ou d'un Sud-Africain, inviteriez-vous à la corrida de 1976?

Le Bolivien Condori et quelques autres

Ils n'ont quasiment rien de tout ce que réclament et obtiennent les coureurs de notre hémisphère. Et par exemple, une simple paire d'excellentes chaussures EB. Ils ont par contre à profusion certaines précieuses qualités: leur immense talent, leur volonté et leur joie de courir... malgré leur désavantage économique, technique et social flagrant. Je leur ai promis de trouver le moyen de les aider. Il le faut.

Jon Wigley

Journaliste et coureur à pied (28'35" sur 10 000 m), il a longtemps craint de devoir céder sa place... à un officiel de la vénérable fédération britannique. Car figurez-vous qu'en 1975 cette auguste fédération a encore exigé — et hélas! obtenu — qu'un officiel chaperonne le sujet de Sa Gracieuse Majesté appelé à défendre (comme on dit) les couleurs du Royaume Uni lors de la corrida brésilienne. Finalement, parce que Ford était soit-disant blessé, Wigley put arriver à São Paulo, mais flanqué de l'inévitable (vraiment?) quoique sympathique M. Jones, jeune officiel anglais.

Tant que les coureurs de Grande-Bretagne ne prendront pas fermement leurs propres intérêts en mains (sur le modèle des Spiridon-Clubs), ils resteront à la merci de leur digne mais anachronique Fédération. Il n'est donc pas si loin le temps où le coureur de fond, considéré comme plus ou moins «demeuré», était mis sous tutelle chaque fois qu'il devait courir hors des frontières de son pays!

Iris Fernandez

«Si l'on veut que la femme reste la compagne de l'homme, qu'on lui accorde en toute circonstance, et donc même en course à pied, une place à ses côtés.» C'est à peu près ce qu'a déclaré aux journalistes la petite Argentine peu après son arrivée à São Paulo, où elle ce classera 4e femme.



«Si l'on veut que la femme reste la compagne de l'homme...» De g. à dr., l'Argentine Fernandez, 4e, l'Américaine Hansen, 2e, l'Allemande Wahlensieck, 1re, la Suédoise Gustafsson, 3e, et la jeune brésilienne Fuhrmann, 5e. (Photo Noël Tamini)

Emil Zatopek

Le 15 décembre seulement, il a appris la bonne surprise que lui avaient réservée quelques amis et admirateurs: un voyage à São Paulo, où il avait gagné la corrida en 1953. Zatopek détenait alors notamment les records du monde suivants: 10 000 m, en 29'01"6, 20 km 052 dans l'heure, et 1 h. 35'23"8 sur 30 km piste. Mais surtout, aux Jeux d'Helsinki, le Tchèque venait de remporter la médaille d'or sur 5000 m, 10 000 m et en marathon.

Pourtant, au départ, la «locomotive humaine» — tel était son surnom — n'était pas plus doué que vous et moi. Sauf que Zatopek avait surtout de la volonté et de l'intelligence à revendre.

«Êtes-vous l'inventeur de l'interval-training?» lui demande-t-on à la TV brésilienne le 29 décembre. Et Zatopek d'expliquer, avec dans le regard de ses yeux bleus la lumière d'une inaltérable jeunesse de cœur:

— Je n'étais pas rapide; il fallait donc que je travaille la vitesse. Je me suis dit que pour cela il fallait courir vite, puis lentement, puis vite, etc. et alterner sans cesse effort et récupération. A l'époque, c'était juste après la guerre, sans contact international on ne pouvait pas copier ou perfectionner la méthode des autres. Je m'étais donc inventé cette méthode pour mes besoins personnels. Ce sont mes succès à Londres, et surtout à Helsinki, qui firent que partout ou voulait copier cette méthode. Entre-temps, le docteur Reindell et l'entraîneur Gerschler, de Freiburg, avaient pris la peine d'examiner scientifiquement, d'étudier en laboratoire cette méthode, connue ensuite sous le nom d'interval-training.

Depuis, mes records du monde sur 5000 m (13'57"2 à Paris en 1954) et sur 10 000 m (28'54"2 à Bruxelles 2

jours plus tard) ont été largement améliorés par un grand nombre de coureurs: parce qu'ils étaient plus doués que moi et parce qu'ils avaient bien perfectionné ma méthode.

L'entraîneur Arthur Lydiard a dit quelque chose comme ça: «Donnez-moi un sprinter capable de courir le marathon; en 2—3 saisons j'en fais un recordman mondial sur 5000 m.

En fait, l'idéal c'est de trouver des coureurs déjà naturellement rapides, puis de les rendre très résistants et endurants.

Toutefois, Lydiard a dit aussi plus vulgairement «Si vous me donnez une vache, je ne pourrai jamais la faire courir comme une gazelle».

A quelques minutes du départ de la corrida, le hasard me fait rencontrer Zatopek, l'air méditatif, tandis qu'alentour monte rapidement la fièvre de la St-Sylvestre. Je lui demande quel est pour lui le sens de cette corrida connue dans le monde entier.

Zatopek reste un instant le regard tourné vers un monde intérieur, tandis que son visage aux doux yeux bleus s'éclaire de cette lumière «qui vient d'ailleurs» (quelqu'un a naguère écrit: «Zatopek est un saint!»)

— Voyez-vous, me dit-il alors en montrant d'un geste de la main les buildings de cette ville aux huit millions d'habitants, dans cette Babylone moderne, où sévissent la pollution, le bruit et le béton, une fois par année tout s'éclaire, tout se colore. Les gens ont besoin de faire tomber les barrières et de se sentir tous unis par une fête commune dont personne n'est exclu.

C'est alors la grande fête de tout un peuple, des pauvres et des riches, associés. C'est ainsi que je vois la Corrida de la Saint-Sylvestre...»